

ZOMIA
OU L'ART
DE NE PAS ÊTRE GOUVERNÉ

DU MÊME AUTEUR

La Domination et les arts de la résistance
Fragments du discours subalterne
Amsterdam, 2009

JAMES C. SCOTT

ZOMIA
OU L'ART
DE NE PAS ÊTRE GOUVERNÉ

Traduit de l'anglais par Nicolas Guilhot,
Frédéric Joly et Olivier Ruchet

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *The Art of Not Being Governed*
An Anarchist History of Upland Southeast Asia
© 2009 by Yale University
ISBN original : 978-0-300-15228-9

ISBN 978-2-02-110527-8

© Éditions du Seuil, février 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

L'histoire des peuples qui ont une histoire est, dit-on, l'histoire de la lutte des classes. L'histoire des peuples sans histoire, c'est, dira-t-on avec autant de vérité au moins, l'histoire de leur lutte contre l'État.

Pierre Clastres, *La Société contre l'État*

Préface

Zomia est un terme récent, employé pour désigner grosso modo tous les territoires situés à des altitudes supérieures à environ 300 mètres, des hautes vallées du Vietnam aux régions du nord-est de l'Inde, et traversant cinq pays d'Asie du Sud-Est (le Vietnam, le Cambodge, le Laos, la Thaïlande, et la Birmanie) ainsi que quatre provinces chinoises (le Yunnan, le Guizhou, le Guangxi et certaines parties du Sichuan). Il s'agit d'une étendue de 2,5 millions de kilomètres carrés abritant environ 100 millions de personnes appartenant à des minorités d'une variété ethnique et linguistique tout à fait sidérante. D'un point de vue géographique, la région est aussi appelée massif continental du Sud-Est asiatique. Comme cet immense territoire se trouve à la périphérie de neuf États et au centre d'aucun, dans la mesure où il est également à cheval sur les découpages régionaux courants (Asie du Sud-Est, Asie de l'Est, Asie du Sud), et puisque enfin ce qui le rend intéressant est sa diversité écologique ainsi que sa relation aux États, il représente un nouvel objet d'étude, une sorte de chaîne des Appalaches internationale, et une nouvelle manière d'étudier les aires régionales.

La thèse que je défends ici est à la fois simple, osée, et polémique. La Zomia est la dernière région du monde dont les peuples n'ont pas encore été complètement intégrés à des États-nations. Ses jours sont comptés. Il n'y a pas si longtemps, de tels peuples se gouvernant eux-mêmes représentaient la majorité de l'humanité. De nos jours, ils sont perçus par les royaumes des vallées comme « nos ancêtres vivants », « ce que nous étions avant de découvrir la culture du riz en rizière, le bouddhisme, et la civilisation ». Ici, au contraire, je défends l'idée que les peuples des hauteurs doivent plutôt être approchés comme des communautés de fuyards, de fugitifs, de délaissés qui ont, au cours des deux derniers millénaires, tenté de se soustraire aux différentes formes d'oppression que renfermaient les projets de construction étatique à l'œuvre dans les

vallées – esclavage, conscription, impôts, corvées, épidémies, guerres. La plupart des territoires où résident ces peuples peuvent fort à propos être appelés « zones-refuge » ou zones morcelées.

Pratiquement tout, dans les modes de vie, l'organisation sociale, les idéologies et (de manière plus controversée) les cultures principalement orales de ces peuples, peut être lu comme des prises de position stratégiques visant à maintenir l'État à bonne distance. Leur dispersion physique sur des terrains accidentés, leur mobilité, leurs pratiques de cueillette, leurs structures de parenté, leurs identités ethniques malléables ainsi que le culte que ces peuples vouent à des chefs prophétiques ou millénaristes, tout cela permet en effet d'éviter leur incorporation au sein d'États et d'éviter qu'eux-mêmes ne se transforment en États. La plupart d'entre eux ont au départ tenté de se soustraire à un État en particulier : l'État chinois han sous sa forme précoce. Un grand nombre de légendes des hauteurs comporte ainsi un élément de fuite. Les sources documentaires, qui restent certes largement spéculatives jusqu'à l'an 1500, sont suffisamment précises après cette date – notamment concernant les campagnes militaires fréquentes menées contre les peuplades des collines sous les dynasties Ming et Qing, qui ont culminé avec les soulèvements sans précédent dans le sud-ouest de la Chine au milieu du XIX^e siècle et qui ont fait des millions de réfugiés. Les mouvements de fuite hors des États birman et thaï afin d'échapper à leurs expéditions esclavagistes sont également amplement documentés.

J'espère que mon propos aura un certain écho au-delà de la portion déjà assez vaste de l'Asie sur laquelle il porte immédiatement.

La vaste littérature portant sur la construction étatique, contemporaine ou plus ancienne, n'accorde quasiment aucune attention à son envers : l'histoire de l'absence d'État, délibérée et réactive. Je veux parler ici de l'histoire de ceux qui sont passés à travers les mailles du filet ; on ne peut pas comprendre la construction étatique en faisant abstraction de cette histoire. C'est aussi ce qui fait de ce livre une histoire anarchiste.

Cette perspective mêle de manière implicite les histoires de tous les peuples marginalisés par des processus de construction nationale coercitifs et des organisations du travail non libres : les Tziganes, les Cosaques, les tribus polyglottes constituées de *reducciones* espagnols dans le Nouveau Monde et aux Philippines, des communautés d'esclaves fugitifs, les Maadans ou Arabes des Marais, les San Bushmen, et ainsi de suite.

D'une manière générale, l'argumentaire proposé ici va à l'encontre d'une grande partie des conceptions traditionnellement partagées sur

le « primitivisme ». En effet, le pastoralisme, le glanage, la culture itinérante et les systèmes de parenté fragmentés forment souvent une « adaptation secondaire », sorte d'« auto-barbarisation » adoptée par les peuples dont la situation géographique, le mode de subsistance et les structures sociales permettent l'évitement de l'État. Un tel évitement, de la part de ceux qui vivent dans l'ombre des États, est néanmoins parfaitement compatible avec des formes d'État dérivées, imitatives et « parasites » que l'on trouve dans les collines.

Mon objectif consiste à déconstruire les discours de civilisation, chinois et autres, sur le « barbare », le « cru », le « primitif ». Après examen attentif, ces termes signifient en pratique « non gouverné », « non encore incorporé ». Les discours de civilisation n'imaginent en effet jamais la possibilité que des gens choisissent volontairement de rejoindre les barbares, et de tels statuts sont dès lors stigmatisés et ethnicisés. La « tribu » et l'ethnie commencent exactement là où les impôts et la souveraineté s'arrêtent – que ce soit au sein de l'Empire romain ou de l'Empire chinois.

Les formes de subsistance et de parenté sont ainsi généralement prises comme des données qui seraient comme déterminées culturellement et écologiquement. En analysant différentes formes de culture, différents types de récoltes, différentes structures sociales et différents modèles de mobilité physique en fonction de leur valeur d'évitement, je traite ces « données » comme autant de choix politiques.

Les montagnes, en tant que refuges pour des groupes fuyant l'État (y compris pour des guérillas), constituent un thème géographique important. Je développe ici l'idée de « friction du terrain », manière nouvelle d'envisager l'espace politique et les difficultés de la construction étatique dans les sociétés prémodernes.

Je suis le seul responsable des erreurs contenues dans ce livre. C'est moi qui en suis l'auteur. Réglons cette question avant que je commence à présenter des excuses et à tenter – en vain, je le sais bien – de lancer quelques frappes préventives contre certaines des critiques que je commence déjà, alors que j'écris ces lignes, à voir fondre sur moi.

On m'a souvent accusé d'avoir tort, mais rarement d'être abscons ou incompréhensible. Ce livre ne dérogera pas à la règle. Il est certain que je défends des positions audacieuses concernant les peuples des hauteurs du sous-continent du sud-est asiatique. Naturellement, je pense

que ce que j'avance est largement exact, même s'il est possible que je me sois trompé ici ou là. Comme toujours, le jugement consistant à savoir si j'ai ou non raison ne m'appartient plus ; il revient à mes lecteurs et à ceux qui écriront les recensions de ce livre. Je voudrais toutefois dire trois choses à ce propos. D'abord, il n'y a ici rien d'original. Je le répète, pas la moindre idée exprimée ici ne m'appartient. Je me suis contenté de percevoir une sorte d'ordre ou d'argumentaire immanent au sein d'un certain nombre des sources que j'ai examinées, et de tirer cet argumentaire pour voir jusqu'où il pouvait me mener. L'élément créatif de l'entreprise, si tant est qu'il y en ait un, a consisté à repérer cette *gestalt* et à relier les différents points entre eux. Je réalise que certaines personnes auxquelles j'ai emprunté des hypothèses ou des argumentaires penseront que je suis allé trop loin – quelques-unes me l'ont déjà fait savoir, et, heureusement pour moi, d'autres ne sont plus en position de se plaindre. Tous ne sont en tout cas pas plus responsables de ce que j'ai fait avec leurs idées que je ne le serai moi-même des usages que d'autres feront de ce que j'ai écrit ici.

À ma relativement grande surprise, je découvre que je suis devenu une sorte d'historien – pas particulièrement doué, peut-être, mais historien tout de même. Et un historien donnant dans l'antique, par-dessus le marché – aux différents sens du mot antique. Je connais bien le risque professionnel qui touche les historiens, à savoir qu'un historien qui se prépare à écrire un travail, disons, sur le XVIII^e siècle, finit par écrire en très grande partie sur le XVII^e siècle, parce que ce siècle prend un tour incontournable pour traiter de la question posée. Une chose similaire m'est arrivée. Je lisais des ethnographies des peuples des hauteurs et des rapports sur les atteintes aux droits de la personne perpétrées par l'armée birmane dans des zones peuplées de minorités et je me suis retrouvé attiré de manière inexorable vers la construction nationale coercitive des royaumes mandalas classiques. Je suis redevable de mon retour vers l'étude de l'Asie du Sud-Est précoloniale et coloniale à deux ateliers de lecture que j'ai animés pour des doctorants. Le premier portait sur les textes fondateurs des études du Sud-Est asiatique et était conçu comme une sorte de stage intellectuel intensif au cours duquel nous avons lu les travaux essentiels que bien des chercheurs avaient dans leurs bibliothèques sans oser avouer qu'ils ne les avaient jamais lus, à commencer par les deux volumes de la *Cambridge History of Southeast Asia*. L'expérience a été vivifiante pour nous tous. Le second cours portait sur la Birmanie et a suivi la même méthode.

Cela m'amène à ma seconde déclaration emphatique. Ce que j'ai à dire dans les pages qui suivent n'a pas beaucoup de sens pour la période postérieure à la Seconde Guerre mondiale. Depuis 1945, et dans certains cas avant même cette date, la capacité de l'État à déployer des technologies « destructrices de distance » – voies ferrées, routes praticables par tous temps, téléphone, télégraphe, aviation, hélicoptères, et désormais technologies de l'information – a tellement changé l'équilibre stratégique des puissances entre les peuples se gouvernant eux-mêmes et les États-nations, a tellement diminué la « friction du terrain », que mon analyse perd son utilité. À l'opposé, l'État-nation souverain est désormais occupé à projeter son pouvoir jusqu'à l'extrême limite de ses frontières territoriales et à absorber les zones où la souveraineté est faible ou inexistante. Le besoin en ressources naturelles provenant de la « zone tribale » et le désir d'assurer la sécurité et la productivité de la périphérie ont conduit partout à des stratégies d'« englobement » par lesquelles des populations des vallées, présumées loyales et avides de terres, sont transplantées dans les hauteurs. Ainsi, si mon analyse n'est pas pertinente pour l'Asie du Sud-Est de la fin du xx^e siècle, ne dites pas que je ne vous aurai pas prévenus.

Enfin, je m'inquiète de la possibilité que la posture constructiviste radicale défendue ici puisse être mal comprise et perçue comme une manière de dévaloriser, voire de dénigrer, les identités ethniques pour lesquelles des hommes et des femmes courageux se sont battus et ont payé de leur vie. Rien ne saurait être plus loin de la vérité. *Toutes* les identités, sans exception, sont socialement construites : l'identité han, mais aussi la birmane, l'américaine, la danoise : elles le sont toutes. Bien souvent, de telles identités, en particulier dans le cas des minorités, sont d'abord conçues par des États puissants, comme les Han ont imaginé les Miao, les colons britanniques les Karènes et les Shan, ou les Français les Jaraï. Qu'elles soient inventées ou imposées, de telles identités sélectionnent, de manière plus ou moins arbitraire, un trait ou un autre, aussi imprécis fût-il – religion, langue, couleur de peau, régime alimentaire, moyen de subsistance – et l'érigent en caractère essentiel. De telles catégories, institutionnalisées en territoires, régime d'occupation des terres, tribunaux, droit coutumier, chefs appointés, écoles et formulaires bureaucratiques, peuvent devenir des identités vécues avec passion. Lorsque l'identité est stigmatisée par l'État ou la société plus large, elle a de grandes chances de devenir pour beaucoup une identité de résistance et de défiance. Là, les identités inventées se combinent avec la production héroïque de

soi, au cours de laquelle de telles identifications deviennent un signe distinctif arboré avec fierté. Dans le monde contemporain, où l'État-nation constitue l'unité politique hégémonique, il n'est pas surprenant qu'une telle affirmation de soi prenne une forme ethnonationaliste. Ainsi, pour ceux qui risquent tout afin que les Shan, les Karènes, les Chin, les Mon, ou les Kayah puissent acquérir une forme d'indépendance ou de reconnaissance, je n'ai qu'admiration et respect.

J'ai une dette intellectuelle immense envers au moins cinq « hommes blancs morts » – dont je rejoindrai moi-même un jour les rangs quand viendra mon heure. Ce furent les pionniers du chemin sur lequel j'avance ici cahin-caha – sans eux, j'aurais été incapable de repérer ce chemin. Le premier par ordre chronologique est Pierre Clastres, dont l'interprétation audacieuse des peuples autochtones cherchant à fuir l'État et à empêcher son action dans l'Amérique du Sud postérieure à la conquête dans *La Société contre l'État* a pris, à la lumière des éléments rassemblés par la suite, une allure divinatoire. Les recherches profondes et ambitieuses d'Owen Larrimore sur la relation entre les États chinois-han et leur périphérie pastorale m'ont aidé à voir qu'un processus similaire pouvait être à l'œuvre à la frontière du sud-ouest de la Chine. L'analyse des relations arabo-berbères proposée par Ernst Gellner m'a permis de saisir que c'est précisément là où la souveraineté et les impôts s'arrêtent que commencent l'« ethnicité » et les « tribus », et que *barbare* était un synonyme employé par les États pour décrire tout peuple non assujéti et se gouvernant lui-même. Quiconque emprunte le chemin dans lequel je me suis aventuré ne va pas bien loin sans une rencontre intellectuelle approfondie avec *Les Systèmes politiques des hautes terres de Birmanie* d'Edmond Leach. Peu de livres donnent à ce point à penser. Enfin, je suis redevable à James G. Scott, *alias* Shwe Yoe, commandant militaire, officier colonial, compilateur de la *Gazette of Upper Burma* et auteur de *The Burman*. Nous ne sommes pas parents, mais comme j'ai tellement appris de ses observations très fines et que nous avons droit, selon l'astrologie birmane, à des noms birmans de la même catégorie, j'ai adopté son nom birman, Shwe Yoe, pour tenter de faire plaisir à son fantôme.

J'ai été inspiré et formé par des travaux qui réexaminaient comment les peuples isolés en sont venus à occuper cette position en retrait, tout en remettant radicalement en question le discours civilisateur qui leur a été appliqué par leurs supérieurs autoproclamés. Le petit ouvrage classique de Gonzalo Aguirre Beltrán, *Regions of Refuge*, publié il y

a près de trente ans, a défendu une position plus générale que celle de Clastres, à l'échelle du continent latino-américain, et par la suite Stuart Schwartz et Frank Solomon ont examiné cette position de manière à la fois plus détaillée et plus féconde. Plus près de mon centre d'intérêt géographique, l'étude de Robert Hefner sur les hauts plateaux Tengger de Java et les travaux de Geoffrey Benjamin sur les *orang asli* de Malaisie ont représenté des études de cas tout à fait brillantes qui m'ont encouragé à percevoir la Zomia sous le même angle.

La paternité du terme *Zomia* revient entièrement à Willem van Schendel, qui a eu la perspicacité de réaliser que cette grande zone montagneuse frontalière s'étirant à l'ouest jusqu'en Inde (et bien au-delà, selon lui) était suffisamment distinctive pour mériter une désignation propre. Dans son plaidoyer intellectuel pour la constitution d'un champ de recherche d'« études zomianes », il a remis en question les manières dont nous pensons habituellement la *zone géographique* ou la *région*. Je me suis enrôlé comme fantassin dans l'armée zomiane (au sein du bataillon de guerre psychologique) immédiatement après avoir lu son plaidoyer particulièrement convaincant pour l'emploi de ce terme. Willem et moi, ainsi que plusieurs collègues, attendons avec impatience le jour où nous pourrions organiser la première Conférence internationale d'études zomianes. Le travail de van Schendel sur la zone frontalière du Bengale sert déjà d'exemple de ce qui pourrait être réalisé si l'on suivait son conseil.

Si j'avais eu plus de patience et une propension encore plus grande à traiter des choses dans leur globalité, j'aurais ajouté un chapitre sur les régions maritimes utilisées comme refuge. Je ne les mentionne finalement qu'en passant dans le texte et je regrette de ne pas leur avoir rendu justice. Les nombreux *orang laut* (nomades marins, « gitans des mers ») dans les parties insulaires de l'Asie du Sud-Est représentent clairement une variante maritime, se déplaçant d'un archipel à l'autre, des cultivateurs itinérants retranchés dans leurs repaires dans la montagne. À l'instar de nombreux peuples collinéens, ils ont également une tradition martiale et ont évolué aisément entre la piraterie (attaques en mer), les expéditions de capture d'esclaves et le rôle de garde navale et de force de frappe au service de plusieurs royaumes malais. Postés stratégiquement à la frontière de grandes voies maritimes, capables de frapper puis de disparaître rapidement, ils constituent une Zomia maritime qui a toute sa place ici. Comme l'a noté Ben Anderson en m'encourageant à continuer dans cette direction : « La mer est plus vaste et plus vide que les montagnes

et la forêt. Regarde tous ces pirates qui continuent à échapper au G7 ou à Singapour avec aplomb. » Toutefois, comme le lecteur pourra s'en rendre compte, ce livre est déjà trop long, et je dois m'en remettre à d'autres, plus compétents que moi, pour poursuivre : la tâche a déjà été entamée de la plus excellente manière par Eric Tagliacozzo.

Je voudrais mentionner quatre chercheurs dont les travaux se situent exactement au centre de mes préoccupations et sans lesquels ce livre n'aurait pas été concevable. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai lu et relu les œuvres de F. K. L. (Lehman) Chit Hlaing et Richard O'Connor, pour la finesse de leurs analyses et pour ce que celles-ci pourraient apporter à ma propre thèse. Victor Lieberman, historien fondateur de la construction étatique en Asie du Sud-Est dans une perspective comparative, et Jean Michaud, qui a soulevé la bannière de la Zomia (ou de ce qu'il nomme massif du Sud-Est asiatique) bien avant nous autres, ont aussi été des interlocuteurs cruciaux. Ces quatre chercheurs ont fait preuve d'une ouverture d'esprit et d'une latitude intellectuelle très élevées, même, et en particulier, lorsque nous étions en désaccord. Ils peuvent continuer à ne pas être d'accord avec la plus grande partie de ce que j'écris ici, mais ils doivent savoir qu'ils m'ont rendu plus intelligent, même si je n'ai pas atteint le degré d'intelligence qu'ils auraient peut-être souhaité. De plus, je suis redevable à Jean Michaud de m'avoir généreusement permis d'utiliser des passages de son *Historical Dictionary of the Peoples of the Southeast Asian Massif* dans mon glossaire.

Un grand nombre de mes collègues, quoiqu'ils eussent de meilleures choses à faire de leur temps, ont toutefois lu tout ou partie du manuscrit et m'ont offert des conseils pleins de franchise. J'espère qu'ils verront, ici ou là, les preuves de leur influence, et la manière dont j'ai cheminé afin de proposer un argumentaire plus nuancé et plus défendable. Ces collègues incluent, dans le désordre, Michael Adas, Ajay Skaria, Ramachandra Guha, Tania Li, Ben Anderson, Mandy Sadan, Michael Hathaway, Walt Coward, Ben Kerkvliet, Ron Herring, Indrani Chatterjee, Hjorleifur Jonsson, Khin Maung Win, Michael Dove, James Hagen, Jan-Bart Gewald, Thomas Barfield, Thongchai Winichakul, Katherine Bowie, Ben Kiernan, Pamela McElwee, Nance Cunningham, Aung Aung, David Ludden, Leo Lucassen, Janice Stargardt, Tony Day, Bill Klausner, Mya Than, Susan O'Donovan, Anthony Reid, Martin Klein, Jo Guldi, Ardeth Maung Thawngmung, Bo Bo Nge, Magnus Fiskesjö, Mary Callahan, Enrique Mayer, Angélique Haugerud, Michael McGovern,

Thant Myint U, Marc Edelman, Kevin Heppner, Christian Lentz, Annping Chin, Prasenjit Duara, Geoff Wade, Charles Keyes, Andrew Turton, Noburu Ishikawa, Kennon Breazeale et Karen Barkey. Une minute ! J'ai glissé dans cette liste les noms de quatre collègues qui n'ont jamais envoyé leurs commentaires. Vous vous reconnaissez. Honte à vous ! Néanmoins, si vos forces vous ont lâché alors que vous transportiez péniblement le manuscrit de l'imprimante jusqu'à votre bureau, recevez toutes mes excuses.

J'aimerais aussi mentionner un petit nombre de dettes collégiales qui ne sont pas aisées à catégoriser. Le livre de Hjørleifur Jonsson, *Mien Relations*, d'une subtilité rare, a beaucoup influencé ma pensée, en particulier pour ce qui concerne l'élasticité des identités et des structures sociales dans les hauteurs. Mikael Gravers m'a beaucoup appris sur les Karènes et sur les fondements cosmologiques de leurs penchants millénaristes. Eric Tagliacozzo a lu le manuscrit avec un soin sans égal et m'a assigné un programme de lecture que je suis encore en train d'essayer de terminer. Enfin, j'ai beaucoup appris de cinq collègues en compagnie desquels j'ai entamé l'étude des « identités officielles et vernaculaires » il y a de nombreuses années : Peter Sahlins, Pingkaew Luanggaramsri, Kwanchewan Buadaeng, Chusak Wittayapak, et Janet Sturgeon, elle-même zomaniste pratiquante avant la lettre.

Il y a quelques années, en 1996, ma collègue Helen Siu m'a persuadé de participer en tant que discutant à une conférence sur les frontières et les peuples frontaliers de la Chine. Cette conférence, organisée par Helen, Pamela Crossley et David Faure, a été tellement vive et stimulante qu'elle a fait germer bon nombre des idées qui se trouvent ici. Le livre qui a suivi la conférence, dirigé par Pamela Crissley, Helen Siu et Donald Sutton, *Empire at the Margins : Culture, Ethnicity, and Frontier in Early Modern China*, fourmille d'éléments historiographiques, théoriques et ethnographiques originaux.

Un certain nombre d'institutions m'ont accueilli et soutenu au cours de la dernière décennie, alors que je prenais doucement mes marques. J'ai entamé des lectures de fond sur les hautes terres d'Asie du Sud-Est et sur la relation entre États et populations itinérantes en général au Center for Advanced Studies in the Behavioral Sciences de Palo Alto, où Alex Keyssar, Nancy Cott, Tony Bebbington et Dan Segal ont été d'excellents compagnons d'études. Les lectures ont continué au printemps 2001 au Centre for Development and the Environment d'Oslo, où j'ai pu bénéficier de l'intelligence et du charme de Desmond McNeill, Signe

Howell, Nina Witocek et Bernt Hagvet, et où j'ai pu aussi réellement entamer l'étude du birman dans les locaux de la radio Democratic Voice of Burma, sous l'œil plein de sollicitude de Khin Maung Win. J'ai terminé le premier jet du manuscrit lors d'un séjour au Department of Society and Globalization de la Graduate School of International Development Studies à l'université Roskilde. Je veux adresser mes plus chauds remerciements à Christian Lund, Preben Kaarsholm, Bodil Folke Frederiksen, Inge Jensen et Ole Brunt pour m'avoir permis de passer un séjour intellectuellement très stimulant et particulièrement agréable.

Au cours des deux dernières décennies, ma véritable alimentation intellectuelle m'est venue du Program in Agrarian Studies de l'université de Yale. Les agrariens, *fellows*, conférenciers, doctorants, et chercheurs associés avec lesquels j'ai enseigné ont continuellement renouvelé ma foi en la possibilité de trouver un cadre intellectuel à la fois convivial et stimulant, accueillant et coriace. Kay Mansfield a toujours été et continue à être le cœur et l'âme du programme, et la boussole grâce à laquelle nous nous orientons. Mes collègues K. Sivaramakrishnan (Shivi), Eric Worby, Robert Harms, Arun Agrawal, Paul Freedman, Linda-Anne Rebhun et Michael Dove ont tous abondamment contribué à la poursuite de mes études. Michael Dove et Harold Conklin m'ont à eux deux appris tout ce que je sais de l'agriculture itinérante, qui joue un si grand rôle dans mon analyse.

J'ai reçu le concours d'une série d'assistants de recherche qui ont fait preuve d'un tel esprit d'initiative et d'un tel talent qu'ils m'ont fait économiser des mois de travail vain et m'ont permis d'éviter de nombreuses erreurs. Je suis persuadé qu'ils seront rapidement eux-mêmes reconnus pour leurs travaux. Arash Khazeni, Shafqat Hussein, Austin Zeiderman, Alexander Lee, Katie Scharf et Kate Harrison ont ainsi contribué à faire de ce projet quelque chose d'honorable.

Les nombreux amis birmans qui ont arbitré mes démêlés avec la langue birmane méritent au moins une prime pour service dangereux, et peut-être même la sanctification – peut-être s'agirait-il plutôt de la deva-ification dans le contexte de Theradeva. Je veux remercier Saya Khin Maung Gyi, mon plus ancien professeur, celui qui a le plus souffert et qui a eu le plus de patience, ainsi que toute sa famille, y compris San San Lin. Let Let Aung (*alias* Viola Wu), Bo Bo Nge, KaLu Paw, et Khin Maung Win ont courageusement subi des conversations lentes et difformes. Kaung Kyaw et Ko Soe Kyaw Thu, bien que pas formellement des professeurs,

m'ont néanmoins encouragé à aller de l'avant en devenant mes amis. Enfin, à Mandalay et au cours de différents voyages, Saya Naing Tun Lin, professeur-né, a inventé une pédagogie adaptée à mes modestes aptitudes et l'a appliquée avec rigueur. Il m'a souvent donné cours sur le grand balcon du quatrième étage d'un petit hôtel. Lorsque je massacrais, pour la quatrième ou cinquième fois, le même ton ou la même aspirée, il se levait brusquement et s'approchait du rebord du balcon. Plus d'une fois, j'ai craint qu'il ne se jette par-dessus la rambarde, emporté par le désespoir. Il ne l'a pas fait. Au lieu de cela, il venait se rasseoir, prenait une longue inspiration, et reprenait. Je ne m'en serais pas sorti sans lui.

Les cartes de ce livre ont été créées avec dextérité et imagination par Stacey Maples à la Yale Map Collection de la bibliothèque Sterling. Il a donné une forme topographique à ma compréhension des questions d'espace dans l'art de la politique en Asie du Sud-Est.

Il m'aurait été impossible d'espérer éditeur plus talentueux et meilleur soutien pour ce livre, comme pour les autres volumes de la série *Agrarian Studies*, que Jean Thomson Black, et Yale University Press ne pourrait exiger éditeur mieux inspiré. L'éditeur du manuscrit, Dan Heaton, a fait preuve à la fois du plus grand respect pour le texte et d'une fermeté sur mes erreurs et mes excès qui ont très largement amélioré ce à quoi le lecteur va être confronté.

Enfin, mais surtout, il m'aurait été impossible de penser et de vivre tout au long de l'écriture de ce manuscrit sans les idées et la présence de ma muse des hauteurs.

Chapitre 1

Collines, vallées et États Une introduction à la Zomia

J'ouvrirai ce chapitre par trois manifestations de frustration éloquentes. Les deux premières sont le fait d'administrateurs étatiques prétendus, déterminés à soumettre une région récalcitrante et ses habitants fugitifs et résistants. La troisième, en provenance d'un autre continent, est le fait d'un aspirant missionnaire désespéré par l'irréligion et l'hétérodoxie que le paysage semble encourager :

Établir des cartes est une tâche difficile, mais cartographier la province du Guizhou l'est particulièrement [...]. Les frontières au sud du Guizhou sont fragmentées et confuses [...]. Un département ou un comté peut être scindé en plusieurs entités secondes, souvent séparées par d'autres départements ou comtés [...]. Il existe également des régions peu habitées où les Miao vivent mélangés aux Chinois.

Le sud du Guizhou comprend une multitude de pics montagneux qui se confondent tous, sans aucune plaine ou marais pour les démarquer, ni rivière ou cours d'eau pour les circonscrire. Ils ont une fâcheuse tendance à être nombreux et indisciplinés [...]. Très peu de gens y habitent, et généralement les pics ne portent pas de nom. Leurs configurations sont difficiles à discerner avec précision, les crêtes et cimes semblant être les mêmes. Ceux qui décrivent les grandes lignes des massifs montagneux sont ainsi obligés de se lancer dans de longues explications. Dans certains cas, décrire quelques kilomètres de ramifications nécessite une documentation fournie, et traiter de l'itinéraire principal d'une journée de marche prend la forme d'un compte-rendu interminable.

Quant au désordre des patois locaux, une rivière peut, en l'espace de cinquante kilomètres, se voir attribuer cinquante noms, et un campement s'étendant sur un kilomètre et demi, trois désignations. Voilà pour ce qui est du manque de fiabilité de la nomenclature¹.

Les terrains accidentés et broussailleux sont ceux où les Dacoïts résistent le plus longtemps. Tel est le pays situé entre Minbu, Thayetmyo et

le Terai [une ceinture de basses terres marécageuses], au pied des collines shan, chin et de la chaîne d'Arakan. Poursuivre était ici impossible. Les terrains sont étroits et tortueux, et admirablement propices aux embuscades. Excepté les chemins tracés, il n'existait guère de moyens d'approche ; la malaria de la jungle fut fatale à nos troupes ; seule une colonne pouvait entrer dans la jungle et y progresser. Les villages sont petits et éloignés les uns des autres ; ils sont généralement compacts et entourés d'une jungle dense, impénétrable. Les sentiers étaient soit juste assez larges pour une charrette, soit très étroits, et lorsqu'ils traversaient la jungle, ils étaient entourés de ronces et de plantes épineuses. Une bonne partie de l'herbe sèche est brûlée au mois de mars, mais dès que les pluies refont leur apparition, un grand calme, à nouveau, vient tout recouvrir².

La surface a été minutieusement creusée par des ruisseaux tortueux. Ils sont si nombreux que la carte topographique d'un seul comté représentatif de 600 kilomètres carrés mentionnait 339 cours d'eau identifiés, soit 9 cours d'eau pour chaque 16 kilomètres carrés. Les vallées sont en majeure partie en forme de V, avec souvent juste assez d'espace plat aux bords d'un cours d'eau pour une cabane et, parfois, un semblant de jardin [...]. L'isolement causé par des moyens de transport très lents et difficiles est aggravé par plusieurs facteurs. D'une part, les itinéraires ne sont jamais directs : soit le trajet suit une bifurcation le long d'un cours d'eau avant d'en remonter un autre, soit il remonte un ruisseau jusqu'à une ligne de partage des eaux pour en suivre un autre descendant de l'autre côté de la crête. Dans ces conditions, des femmes mariées vivant à une quinzaine de kilomètres de leurs parents ont pu passer une douzaine d'années sans leur rendre visite³.

Derrière chacune de ces déplorations, on devine un projet spécifique de domination : le règne des Han sous la dynastie Qing, le règne britannique dans le cadre de l'Empire, et enfin celui du christianisme protestant orthodoxe dans les Appalaches. Tous se désigneraient, sans la moindre gêne, comme apportant ordre, progrès, instruction et civilisation. Tous voulaient étendre les apports de la rigueur administrative, associée à l'État ou à la religion organisée, à des zones jusqu'alors non gouvernées.

Comment comprendre au mieux les délicats rapports dialectiques existant entre, d'un côté, de tels projets de domination et leurs agents et, de l'autre, des zones d'autonomie relative et leurs habitants ? Ce rapport ressort particulièrement en Asie du Sud-Est continentale, où il recoupe

Le prophétisme d'altitude	397
Dialogue, imitation, connexions	400
Lever le camp en un clin d'œil : le <i>nec plus ultra</i> des structures sociales fugitives	407
Cosmologies de la collaboration ethnique	412
Le christianisme au service de l'éloignement et de la modernité	418
 Conclusion	 423
Fuir l'État ou empêcher l'État : le global et le local	428
Les degrés de la sécession et de l'adaptation	432
Malaise dans la civilisation	436
 Notes	 441
 Glossaire	 523



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (61)
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2013, N° 104992 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE